

Kristeva, Irena

Transfert traductionnel vs transfert analytique

Études romanes de Brno. 2025, vol. 46, iss. 2, pp. 286-298

ISSN 2336-4416 (online)

Stable URL (DOI): <https://doi.org/10.5817/ERB2025-2-21>

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.83323>

License: [CC BY-SA 4.0 International](#)

Access Date: 19. 12. 2025

Version: 20251215

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Transfert traductionnel vs transfert analytique

Transfer in Translation vs Transference in Psychoanalysis

IRENA KRISTEVA [krustevagr@uni-sofia.bg]

Софийски университет „Свети Климент Охридски”, Bulgarie

<https://orcid.org/0000-0002-4513-5414>

RÉSUMÉ

Cet article s'attache à problématiser le dialogue de la traduction avec la psychanalyse. À partir de leur base commune constituée par le désir, nous confrontons l'acte psychanalytique et l'acte traductif dans une tentative de circonscrire leurs similitudes et leurs différences. Afin de conclure que si le transfert en psychanalyse se définit comme un état affectif éprouvé pour un objet, étendu à un autre objet, l'acte traductif se présente comme un transfert sémantique, expressif et culturel d'une langue à une autre. Nos prises de position sont illustrées essentiellement par des exemples extraits du séminaire *Les formations de l'inconscient* de Jacques Lacan et du roman *Les fleurs bleues* de Raymond Queneau.

MOTS-CLÉS

Interprétation; psychanalyse; pulsion traductrice; traduction; transfert

ABSTRACT

This article seeks to problematize the dialogue of translation with psychoanalysis. Thus, from their common base constituted by desire, we will confront the psychoanalytic act and the act of translating. We will try to outline their similarities and differences. In order to conclude that if transference in psychoanalysis can be defined as an affective state experienced for an object extended to another object, the act of translating presents itself as a semantic, expressive and cultural transfer from one language to another. The positions taken are illustrated above all by examples from the seminar *The Formations of the Unconscious* of Jacques Lacan and the novel *The Blue Flowers* of Raymond Queneau.

KEYWORDS

Interpretation; psychoanalysis; translating drive; transfer; translation

REÇU 2024-07-03; ACCEPTE 2024-10-01

This study is financed by the European Union-NextGenerationEU, through the National Recovery and Resilience Plan of the Republic of Bulgaria, project SUMMIT BG-RRP-2.004-0008-C01.

1. Introduction

Malgré leur attitude dépréciative envers l'activité traduisante, les anciens Grecs avaient forgé deux mots pour distinguer la traduction orale de la traduction écrite – *hermeneuein* et *metapherein* – qui ont donné par la suite les termes d'*hermeneia* et de *metaphora*. En revanche, la traduction était fondamentale pour les Romains qui traduisaient beaucoup dans l'objectif d'absorber le patrimoine intellectuel et culturel grec. La nouvelle vision du monde, et par conséquent, le nouveau rapport au langage et la recherche d'affinité entre le sens et ses expressions linguistiques, exigeait d'introduire un nouveau concept pour désigner cette activité. N'arrivant pas cependant à s'accorder sur l'usage d'une parole unique, ils utilisaient plusieurs verbes : *vortere* ou *vertere*, *convertere*, *transvertere*, *exprimere*, *imitare*, *mutare*, *transfere* (Lohmann, 1965, p. 85). Cette grande variété terminologique découle du fait qu'à l'époque, la traduction n'était pas bien délimitée des autres rapports au texte comme l'interprétation, l'explication, le commentaire, l'imitation, l'adaptation.

Parmi ces termes, il y en avait deux qui suggéraient l'idée de transfert : *transfere* et sa forme romane médiévale *translatare*. Le verbe *transfere*, qui se trouve à l'origine du concept de *transfert*, impliquait, entre autres, l'idée de traverser, de déplacer dans l'espace, de passer de l'autre côté. Le verbe *translatare*, qui a donné le terme de *translatio*, signifiait toute transposition physique ou symbolique et n'attestait que chez Sénèque sa connotation ultérieure de passage d'une langue à une autre :

Translatio peut signifier en latin : le transport physique d'objets, le déplacement de personnes, le transfert de droit ou de juridiction, le transfert métaphorique, le déplacement d'idées et finalement la traduction. La *translatio* peut désigner aussi bien le déplacement physique que le transfert symbolique, elle peut connoter le transport tout autant que la prise de possession. (Lusignan, 1986, pp. 158–159 ; Folena, 2018, p. 19)

Avec le temps, le concept de transfert acquiert une importance capitale tant pour la traduction que pour la psychanalyse. L'apport de la théorie psychanalytique à l'analyse des erreurs et des actes manqués s'étant avéré d'une utilité pratique communément admise de nos jours, nous allons chercher à problématiser l'interaction de la traduction avec la psychanalyse. Ainsi, en partant de leur base commune constituée par le désir, nous allons confronter, d'abord, le transfert traductionnel et le transfert analytique dans l'objectif d'évaluer leurs convergences et leurs divergences. Nous allons nous pencher, ensuite, sur la nature compulsive du désir de traduire, véhiculée par le concept de *pulsion traductrice*. Nous allons repérer, enfin, les manifestations de l'inconscient dans le processus traductif, en illustrant par des exemples les déformations induites par celui-là. Chemin faisant, nous allons essayer de répondre aux questions suivantes : La psychanalyse pourrait-elle fournir une explication plausible à certains phénomènes observés dans la pratique traductive ? Ses avertissements éviteraient-ils aux traducteurs de commettre certains types de déformations ? La théorie de la traduction elle-même saurait-elle élucider la nature du je-ne-sais-quoi qui assure la réussite des traductions, et par conséquent, contribuer à la mise au point de traductions « relevantes » (Derrida, 2004, p. 563) ?

2. Le transfert

Nous allons nous arrêter, dans un premier temps, sur l'acception psychanalytique du concept, en utilisant à cette fin les avancées de Sigmund Freud et de Jacques Lacan, avant d'essayer d'articuler, dans un deuxième temps, sa signification traductologique.

Freud se rend rapidement compte que le transfert est l'un des éléments essentiels du processus psychanalytique : il caractérise le rapport du patient à son analyste et actualise les désirs inconscients de celui-là. L'entendant au départ comme le déplacement d'un désir inconscient, Freud soutient par la suite que l'amour de transfert représente un « faux rapport » (Freud & Breuer, 1971, p. 246).

Lacan fait du transfert l'un des concepts fondamentaux de la psychanalyse à côté de l'inconscient, de la compulsion de répétition et de la pulsion. Dès les débuts de son *Séminaire*, il le définit comme « ce qui manifeste dans l'expérience la mise en acte de la réalité de l'inconscient » (Lacan, 1973, p. 159). Il remarque en outre qu'entre deux personnes qui se parlent, il se passe quelque chose qui altère leur nature en présence l'une de l'autre : ce quelque chose est notamment le transfert. On observe le phénomène similaire d'altération de la nature du texte dans l'acte traductif.

Lacan distingue deux types de transfert : le transfert imaginaire (l'image que le sujet se fait de son analyste) et le transfert symbolique (l'acte de parole à proprement parler). Dans *Le transfert* (1960–1961), il confirme le rapport entre le transfert et la répétition, relevé par Freud, en soulignant l'aspect productif du premier : « Dans le transfert le sujet fabrique, construit quelque chose » (Lacan, 2001, p. 212). Le traducteur fabrique lui aussi en quelque sorte le texte cible. Une année plus tard, Lacan affirme dans *L'identification* (1961–1962) que le transfert serait « la matérialisation d'une opération qui relève de la tromperie et qui consiste, pour l'analysant, à installer l'analyste en position de "sujet-supposé-savoir", c'est-à-dire à lui attribuer le savoir absolu » (Lacan, 1961–1962 ; Roudinesco & Plon, 2000, p. 1071). Le traducteur assume, dans le processus traductif, la position de « sujet-supposé-savoir » en tant que connaisseur de la langue source et de la langue cible, et en tant que passeur d'une langue à une autre.

S'interrogeant sur la nature et la place de la traduction au sein de la pensée analytique, Sigmund Freud écrit dans sa fameuse « Lettre 52 » du 6 décembre 1896, adressée à Wilhelm Fliess : « La *défaillance* (*Versagung*) de la traduction, c'est ce qui s'appelle cliniquement *refoulement* (*Verdrängung*). Le motif de celui-ci est toujours une *déliaison* (*Entbindung*) de déplaisir qui se produirait par traduction, comme si ce déplaisir provoquait une perturbation de la pensée qui n'admettrait pas le travail de traduction » (This & Thèves, 1982, p. 41). Le transfert analytique est donc ambivalent : le transfert positif regarde les sentiments amicaux, voire amoureux, du patient pour son analyste ; le transfert négatif déclenche les sentiments hostiles, voire agressifs, du patient pour son analyste. Le déplaisir est une sensation intrinsèque à la pratique traductive. Il résulte aussi bien de la prise de conscience des insuffisances et de l'appauvrissement du texte cible par rapport au texte source que de la contradiction entre le désir du traducteur de faire de son mieux pour rester fidèle autant que possible à l'original et les contraintes imposées par les normes de sa langue. Le processus traductif, bien entendu à un degré plus faible par rapport au processus psychanalytique, n'est pas dépourvu d'affects positifs et négatifs,

[...] d'où une sorte de « transfert », amour et haine, de qui est en situation de traduire, sommé de traduire, à l'égard du texte à traduire [...], de la langue et de l'écriture, du lien d'amour qui signe la noce entre l'auteur de l'« original » et sa propre langue. (Derrida, 1987, p. 212)

Le traducteur éprouve une espèce d'attraction-répulsion pour le texte source, d'*hainamoration*, aurait dit Lacan, pour l'autre œuvre, l'autre écriture, l'autre langue. Bref, pour l'Autre dans sa différence. Ainsi, dans l'acte traductif, « Thanatos devient Eros. Par une traduction libidinale, la nature se manifeste, à travers le temps, dans sa totalité. Refuser la traduction, c'est refuser la vie » (Derrida, 1982, p. 182). En d'autres termes, la traduction assure l'« après-vie » de l'original tout en signalant sa mort. Les deux processus se déroulent simultanément. Et s'il est vrai que la traduction se porte garante de la survie de l'œuvre, il n'est pas moins vrai que celle-ci déclenche l'angoisse, voire le malaise du traducteur qui se voit « dépassé », « submergé », « suffoqué » par son énergie. Par conséquent, l'acte traductif peut transformer l'amour de la langue en haine.

D'ailleurs, l'original lui-même peut craindre la traduction :

Le « ravissement » du traducteur qui fait sien – le sens et la racine du mot recèlent des transports violents – laisse l'original encombré d'un déchet double et ambigu. Il est incontestable qu'il y a tout un aspect de perte, de destruction : d'où [...] la peur de la traduction... (Steiner, 1978, p. 281)

Le texte redoute les déformations, les fausses interprétations, les rajouts ou les omissions dont il est susceptible de devenir objet au cours de l'opération traduisante. Mais en même temps il ne peut pas prévenir les lectures fautives ni maîtriser les surinterprétations et les mésinterprétations qu'il ne suscite. Le transfert traductionnel a trait aux états affectifs, mais il reste toutefois un transfert linguistique. C'est bien le sens de l'original que la traduction veut restituer, en cherchant à parvenir à une univocité sémantique. Vu qu'elle transporte un contenu sémantique d'une langue à une autre, le transfert est régi par le sens.

Or, le traducteur est toujours confronté aux équivoques linguistiques. Constitutives de la langue, celles-ci sont porteuses du sens qui se résout dans le contexte. La restitution du sens est défailante,

[c]ar l'œuvre est à la fois excès de sens et signifiante. Cette signifiante appelle un autre rapport : celui du commentaire et de la traduction dite traditionnellement « littérale ». Cela veut dire que la traduction, sur son autre versant, est manifestation et transfert de la lettre de l'œuvre. [...] Et néanmoins, en son fondement, elle est gardienne-et-passeuse de la lettre étrangère. (Berman, 1986, pp. 103–104)

Cette double orientation sur la lettre et sur le sens conditionne les deux modes de traduire qui existent depuis l'Antiquité, à savoir *verbum pro verbo* et *sensum de sensu*.

La traduction est donc envisageable comme un transfert à la fois horizontal et vertical : le premier désigne la transposition d'un texte d'une langue à une autre ; le second indique la transmission d'un paradigme culturel d'une époque à une autre. Mais à la différence du transfert analytique, qui peut être imaginaire ou symbolique, le transfert interlinguistique est toujours réel. Et si le transfert en psychanalyse se laisse définir comme un état affectif éprouvé pour un

objet étendu à un autre objet, l'acte traductif se présente comme un transfert sémantique, émotionnel et culturel d'une langue à une autre. Doté d'un sens (Lacan, 1994, p. 135), le transfert en psychanalyse demande un choix. Le transfert en traduction réclame, pour sa part, des choix sémantiques, stylistiques, rythmiques.

3. La pulsion traductrice

Le rapport complexe entre la psychanalyse et la traduction apparaît aussi bien dans la nature compulsive du désir de traduire que dans la nécessité de retraduire : « Le désir de traduire – de retraduire – est un effet du passage de sujet à sujet par la poétique d'un texte contre sa dégradation dans les traductions. Mode potentiel mais qui a toute la force de l'*energeia* contre l'*ergon* » (Meschonnic, 1999, p. 178). Tandis que l'*energeia* désigne l'activité, l'*ergon* connote tant la tâche, l'œuvre, la fonction (Aristote, 1990, p. 57, note 2) que le travail et le produit. Le désir de traduire découle de l'essence de l'activité traduisante. L'étymologie même du concept de traduction, qui renvoie au verbe latin *ducere* signifiant « se mouvoir, conduire », met en évidence sa charge énergétique. L'acte traductif comporte donc une dimension énergétique où se manifeste un désir. Celui du texte source d'abord : la demande et le désir de traduction sont ancrés « dans la structure même de l'original » (Derrida, 1987, p. 216) ; ils relèvent tous les deux de l'intention de l'œuvre de devenir objet de traduction. Mais aussi celui du traducteur.

Antoine Berman désigne par le concept de *pulsion traductrice* notamment ce désir distinctif du traducteur de transformer sa langue maternelle par la confrontation à la langue étrangère qui lui est toujours supérieure parce que plus flexible, plus joueuse, plus pure (Berman, 1984, p. 23). Ces appréciations témoignent d'une sensation subjective de la supériorité présumée de l'autre langue sans impliquer pour autant l'idée heideggérienne de la hiérarchie ontologique des idiomes :

En effet, la pulsion traductrice est le fondement psychique de la visée éthique – ce sans quoi elle ne serait qu'un impératif impuissant. La mimésis traduisante est forcément pulsionnelle. Mais en même temps, elle dépasse la pulsion, car elle ne veut précisément plus cette secrète destruction/transformation de la langue maternelle que souhaitent celle-ci et la visée métaphysique. (Berman, 1984, p. 23)

Conscient de la complexité de la pulsion traductrice, Berman l'articule ensemble avec l'éthique de la traduction, l'un des axes de la réflexion moderne sur cette activité, à côté de l'analytique et de l'histoire de la traduction (Berman, 1984, p. 23). L'éthos traduisant suppose à la fois le respect de l'œuvre originale et de la langue maternelle. Il suscite la volonté de faire communiquer les deux langues : « Dans le dépassement que représente la visée éthique se manifeste un autre désir : celui d'établir un *rapport dialogique* entre langue étrangère et langue propre » (Berman, 1984, p. 23). L'entéléchie de la traduction s'avère être la prise en considération mutuelle de l'original et de la traduction, leur tentative de se comprendre, de s'éclairer, de se mesurer réciproquement. Cet objectif n'est possible qu'à condition de préserver leur altérité et leur différence. La traduction sobre mais sensible, impartiale mais attentive devient alors la marque de leur interaction réussie. Dans ce cas-là, elle vivifie et renouvelle l'original.

Jacques Derrida développe dans « Des Tours de Babel » l'idée implicite de la « Tâche du traducteur » de Walter Benjamin, concernant le contrat sous-entendu entre l'original et la traduction, un contrat qui met en jeu la diversité des langues. Dans cette perspective, la traduction promet une réconciliation post-babélique des langues, qui vise à restaurer leur entente perdue, en préservant leur différence. La traduction doit acquitter sa dette envers l'original, en cherchant le langage le plus juste et le plus approprié pour le transmettre dans la langue étrangère. Elle doit aspirer, en outre, à atteindre ce quelque chose d'originaire, voire de pré-originaire, que l'original contient :

Remonter vers ce qui est pré-originaire, non au sens phénoménologique qui remonte vers le sens originaire d'un mot, d'un concept, etc., mais ici vers du pré-originaire. En ce sens, ce serait une traduction, la traduction fondamentale, à partir de laquelle du sens en général pourrait se produire. (Derrida, 1982, p. 178)

Tout texte à traduire présente un sens latent que le traducteur devrait exhumer. La traduction « relevante » devrait relever dans l'œuvre les « survivances » (Didi-Huberman, 2002, p. 202) de l'originaire afin d'inscrire dans la langue cible les équivalents les plus pertinents du texte source, en utilisant le langage le plus convenable à cet objectif, dans le respect aussi bien de la langue et de la culture sources que de la langue et de la culture cibles.

Antoine Berman n'est pas le seul théoricien qui s'est penché sur la dimension pulsionnelle de la traduction. Cet aspect a été accentué par bien d'autres. Georges Steiner articule le rapprochement de la traduction et de la psychanalyse au niveau de ce qu'il appelle « traduction sexuelle » (Steiner, 1978, pp. 48–55). Ce concept, qui insiste sur la différence entre les genres, nous semble cependant assez problématique. La diversité sexuelle n'étant guère primordiale pour la qualité de la traduction, le concept de pulsion traductrice, qui fait ressortir l'aspect énergétique de l'expérience de traduire, est à préférer. D'autant plus que, depuis Humboldt, le langage n'est pas considéré comme un produit, mais comme une activité : le traducteur « transporte », en effet, du langage d'une langue à une autre. Steiner a bien raison de souligner l'énergie de type libidinal qui caractérise l'acte traductif, mais il s'engage trop dans la voie des correspondances entre la sexualité et tout acte linguistique, y compris l'acte traductif, et dans l'impact de la distinction féminin/masculin sur le choix du lexique, des constructions grammaticales, des variations rythmiques, etc.

Il faudrait pourtant reconnaître que le premier à avoir noté la force pulsionnelle de la traduction fut Friedrich Schleiermacher qui parlait déjà de « penchant à traduire » (*Neigung zum Übersetzen*) (Schleiermacher, 1999, p. 57) dans sa conférence « Des différentes méthodes du traduire » (1813). Pour le père de l'herméneutique moderne, le penchant à traduire demande un certain degré de connaissance des langues étrangères. Henri Meschonnic introduit à son tour le concept de « poussée au traduire » (Meschonnic, 1999, p. 139), c'est-à-dire la pression exercée par la « chose littéraire » sur le traducteur. L'opposition actif/passif y est toujours présente, mais inversée par rapport aux concepts penchant à traduire ou pulsion traductrice.

La traduction suppose donc par définition un dynamisme et une expressivité. D'une part, l'énergie vitale qui transporte des signifiants et des formes va à l'encontre de sa tâche. D'autre part, le transfert de signifiants bute contre la résistance de la langue maternelle à l'étrange, à

l'inhabituel, à l'insolite. Le traducteur ne doit absolument pas négliger cette résistance à la traduction de sa propre langue et de sa propre culture. Les tentatives de la surmonter présentent une autre parenté avec l'acte analytique qui vise à vaincre les résistances de l'analysant à ses désirs inconscients, manifestés dans ses paroles et ses actions.

4. Pour une psychanalyse de la traduction

La reconnaissance de l'action de l'inconscient sur l'activité consciente rend possible son usage dans toute pratique, y compris celle de la traduction. Évidemment, il ne s'agit ni d'une analogie immédiate du rêve et du langage ni d'une comparaison directe du langage onirique et de la langue naturelle, mais d'un usage métaphorique du paradigme de l'inconscient. Antoine Berman estime d'ailleurs que

[l]e traducteur doit « se mettre en analyse », repérer les systèmes de déformation qui menacent sa pratique et opèrent de façon inconsciente au niveau de ses choix linguistiques et littéraires. Systèmes qui relèvent simultanément des registres de la langue, de l'idéologie, de la littérature et du psychisme du traducteur. On peut presque parler de *psychanalyse de la traduction* comme Bachelard parlait d'une *psychanalyse de l'esprit scientifique* : même ascèse, même opération scrutatrice sur soi. (Berman, 1984, p. 19)

Il nous semble néanmoins qu'il faudrait plutôt entendre cette mise en analyse comme une auto-analyse qui aiderait le traducteur à respecter le cadre de la traduction, à élucider ses dispositions concernant l'usage des normes linguistiques, à tenir sous contrôle les associations libres, à évaluer les risques de déformation. Sans incorporer l'interprétation des rêves et des actes manqués à la science du langage, la théorie de la traduction devrait sensibiliser le traducteur à l'action de l'inconscient. Cette prise en considération pourrait réduire la production de faux-sens et prévenir certaines erreurs.

L'acte analytique et l'acte traductif impliquent tous les deux la dimension complexe du « conflit des interprétations ». L'opération traduisante est fondamentale pour le déploiement du discours analytique dont le destin dépend du sens déclenché par l'interprétation. La traduction réalise, pour sa part, tant un transfert linguistique qu'un transfert idéologique. Elle ne se réduit pas à proposer des équivalents linguistiques, mais suppose des échanges entre la culture source et la culture cible. Autrement dit, l'établissement d'un dialogue. L'inscription de cette interaction dans les modèles du transfert culturel – poly-systémique (Even-Zohar, 1990, pp. 73–78), intégral (Snell-Hornby, 1988, p. 35), interculturel (Bachmann-Medick & Buden, 2008) – pose la question de la participation du traducteur au transfert des savoirs.

La traduction devient le lieu de la rencontre du texte original et du texte traduit, de la langue source et de la langue cible, de la culture étrangère et de la propre culture, de la vision du monde de l'autre et de la vision du monde du traducteur. Cette rencontre présente, entre autres, un grand investissement émotionnel. Le traducteur qui « transporte » le texte, c'est-à-dire des fragments de la langue étrangère dans la sienne, est censé transférer aussi les émotions et les sensations portées par celui-là. En ce sens, il effectue à la fois un transfert sémantique et un transfert affectif. Il

pourrait exprimer pour ainsi dire sa « passion » pour le texte étranger, en lui restant affectueusement fidèle, et faire de son mieux pour le respecter, en renonçant à son ego, en s'y soumettant, en assumant ses plaisirs et déplaisirs.

Or, tout traducteur veut à la fois préserver et abolir la différence. Son investissement affectif est loin d'être exclusivement positif car à côté du désir conscient de saisir son objet, tout traducteur a le désir inconscient de l'approprier, voire de le détruire :

La traduction, dans la mesure où elle désarticule l'original, dans la mesure où elle est pur langage et n'est concernée que par le langage, est entraînée dans ce qu'il [Benjamin] appelle l'abîme sans fond. Quelque chose d'essentiellement destructeur qui se trouve dans le langage lui-même. (Man, 1991, p. 39)

Si la traduction possède incontestablement une essence violente, on peut repérer tout de même des degrés de violence différents en fonction du genre de l'ouvrage à traduire et du niveau de compétence du traducteur. Le sens du texte cible est toujours en écart par rapport à celui de l'original ; le sens original n'est jamais traduit dans sa totalité. La traduction déforme, tord, martyrise le texte source. Cette altération peut être transférée à la langue maternelle entendue comme la langue

[...] de la mère qui a déjà sevré son enfant, de la mère qui se tient toujours à distance, au loin (*fort*), et que vainement, répétitivement, l'on tenterait de faire revenir (*da*). La figure de la mère ne pourrait être que défigurée dans la langue, fragmentée et disséminée, ne figurant que ce qui n'est pas, ou que ce qui est sans fond et sans figure. Langue toujours déjà abandonnée à elle-même, bâtarde, trahie, condamnée, étrangère. (Derrida, 1982, p. 190)

Le traducteur désire inconsciemment impressionner, enchanter, séduire. Ce désir inconscient se traduit par des actes de violence. Les notes sont l'une des manifestations les plus courantes de celle-ci : elles surchargent le texte d'informations inexistantes, brisent son espace, altèrent son rythme ; elles trahissent, par ailleurs, les lacunes linguistiques et culturelles du traducteur qui suppose que le lecteur a forcément les mêmes carences ; elles impliquent, enfin, une envie d'épater le bourgeois. Yves Hersant révèle le double caractère de cette violence : d'une part, les notes du traducteur sont la marque de son arrogance, de sa volonté de s'émanciper de sa fonction ancillaire, de rivaliser avec l'auteur, d'avoir toujours « le dernier mot » ; d'autre part, elles sont la preuve de ses limites. Hersant souligne aussi le fait que la violence ne touche pas seulement l'auteur et le lecteur, mais se répercute sur le traducteur :

Par un curieux retournement, le traducteur en devient lui-même victime ; l'espace supplémentaire qu'il se donne, en rédigeant des *N.d.T.*, est décidément truffé de pièges. D'une part, mêler critique et traduction ne peut que nuire à cette dernière. [...] D'autre part, l'annotation contredit l'œuvre de traduction, en ce qu'elle a de littéraire : « pure désignation sans épaisseur », la note reste strictement instrumentale, simple véhicule d'un contenu. (Hersant, 1995, p. 49)

Somme toute, de nos jours, la réflexion sur la traduction ne peut pas faire abstraction de l'herméneutique psychanalytique et du discours sur l'inconscient. Pour mener à bien sa tâche le traducteur devrait accomplir certaines exigences. Connaissant en profondeur l'état actuel de sa langue, il doit puiser, d'abord, dans les divers registres de celle-ci, tout en essayant de l'enrichir par de nouveaux emprunts ou néologismes, et ne craignant pas de transgresser les contraintes linguistiques ou culturelles en cas de nécessité. Ensuite, il doit être conscient de la résistance à la traduction de sa propre culture et de la part de violence sur la langue maternelle inévitablement comportée par toute traduction. *And last, but not least*, il ne doit pas oublier que le texte recèle quelques tendances inconscientes, propres à lui-même et à son auteur, que le « texte qui, au travers de ses structures, manifeste la personnalité schizoïde de son auteur ou un complexe d'Œdipe obsessionnel n'est pas un texte qui requiert la coopération d'un lecteur idéal pour mettre en évidence ces tendances inconscientes » (Eco, 1985, p. 232). Le traducteur doit donc avoir égard aux tendances inconscientes de l'auteur de l'œuvre et tenter de les déceler sans leur permettre de conditionner ses choix.

5. Les déformations conscientes et inconscientes

Antoine Berman systématise, dans son séminaire donné au Collège international de philosophie en 1984 (Berman, 1999, pp. 52–68), les déformations en puissance de toute traduction afin de prévenir le risque de commettre certaines erreurs. Ces tendances déformantes se résument à deux grands groupes de modifications du texte source, qui matérialisent la dialectique de l'excès et du défaut. Les transformations *par excès* se manifestent par des rajouts, des commentaires, des périphrases explicatives, des déplacements, des coupures, des concordances superflues sous prétexte de clarification. Les transformations *par défaut* apparaissent dans des enlèvements, des omissions, des simplifications sous le même prétexte. « La traduction procède couramment à ces quatre modes de distorsions, qui correspondent [...] aux quatre types de monstres : les monstres par excès, les monstres par défaut, ceux par renversement d'organes, ceux qui présentent une partie d'une autre espèce » (Meschonnic, 1999, p. 164).

Liés aux exigences de la fluidité qui affecte l'ordre du discours, l'explication du sens et la structure de la phrase, la *rationalisation*, la *clarification* et l'*allongement* visent à élucider le texte source. La rationalisation concerne les structures syntaxiques et la ponctuation de l'original. La clarification tend à expliciter l'implicite puisque « les traducteurs n'acceptent, au fond, de laisser un texte énigmatique à son mystère » (Durand-Bogaert, 1995, p. 241). L'explication des abréviations présente un cas typique de clarification : par exemple, RATP traduit par Italo Calvino comme « trasporti pubblici » (« transports publics ») dans sa traduction des *Fleurs bleues* de Raymond Queneau (1995, p. 43).

Produit d'une recherche du langage soigné, de l'expression raffinée, de la phrase élégante, l'*ennoblement* aboutit à l'embellissement du texte cible. La méthode des *belles infidèles* y excelle. La traduction d'*Hamlet* par Voltaire en offre un exemple significatif. L'*homogénéisation*, quant à elle, tend à effacer les distinctions entre les niveaux stylistiques hétérogènes de l'original. Calvino y remédie, en préservant dans sa version des *Fleurs bleues* la diversification des discours du duc d'Auge et de Cidrolin.

Si l'*appauvrissement qualitatif* consiste à remplacer certains mots, expressions, tournures de l'original, l'*appauvrissement quantitatif* est lié aux pertes lexicales. Étant donné que dans un texte littéraire chaque mot a sa propre valeur, le traducteur devrait lui attribuer le même équivalent sauf dans les cas où cela s'avère impossible en raison de la polysémie lexicale ou de la connotation déterminée par le contexte.

Nous allons aborder les problèmes de l'appauvrissement qualitatif à travers les traits d'esprit concentrés dans la première partie du *Séminaire V. Les formations de l'inconscient* (1957–1958) de Jacques Lacan (1998, pp. 9–139). Arrêtons-nous sur le fameux Witz freudien qui se réfère à l'épisode suivant des « Bains de Lucques » des *Tableaux de voyage* d'Heinrich Heine : « [...] j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il me traitait tout à fait d'égal à égal, de façon toute *famillionnaire* » (Freud, 1988, p. 14). Heine surnomme le millionnaire « Millionarr » (« fou-fou millionnaire ») et qualifie son comportement comme « famillionarr » (« famillionnairement »). Dans le même esprit, Lacan forge le mot « fat-millionnaire » et emprunte à *Prométhée mal enchainé* d'André Gide celui de « Miglionnaire ». Le souci de conserver la racine signifiante des équivalents proposés impose au traducteur d'utiliser des mots qui contiennent la même racine : « famillionnairement », « famille », « familial », « familial ».

Le recours aux néologismes offre un bon moyen pour échapper à l'appauvrissement quantitatif. Attardons-nous à ce titre sur le « pas-de-sens » du *Séminaire V* de Lacan, dont la traduction n'est ni simple ni évidente. La difficulté découle de la superposition des significations qui vont de la négation à la trace. Le « pas-de-sens, cela ne signifie pas la pauvreté mais pas de sens qui soit lui-même, sens, hors d'une "littéralité" » (Derrida, 1987, p. 235). Vu l'importance significative de la particule « pas », il serait pertinent de transmettre le degré de signifiance des mots qui la contiennent dans le texte cible, à savoir le « pas-de-sens », le « peu-de-sens », le « dé-sens », le « pas-de-vis », le « pas-de-quatre », le « Pas-de-Suse », le « Pas-de-Calais ».

La *destruction des rythmes* affecte aussi bien la phrase que la totalité de l'œuvre. Afin de respecter le rythme, le traducteur devrait s'abstenir de couper ou de réunir les phrases sauf dans les cas où cela devient indispensable pour dissiper l'ambiguïté. Ayant compris le rôle du rythme pour la perception du texte littéraire, Umberto Eco a tenu à préserver, dans sa traduction de *Sylvie* (1999) de Gérard de Nerval, la fidélité rythmique quitte à sacrifier la fidélité sémantique.

La *destruction des réseaux signifiants sous-jacents* pourrait être évitée à condition d'observer le principe étymologique. Les termes du texte source présentant une parenté sémantique sont censés la garder dans le texte cible : par exemple, la série « injet », « adjet », « assujet », « sujet », « objet » ; ou bien la série « déni », « dénégation », « négativité », « négation » du *Séminaire V* de Lacan.

La *destruction des systématismes* qui caractérisent le style d'un écrivain concerne aussi bien le lexique qu'il emploie que les constructions et les propositions qu'il utilise. Ainsi, les temps de l'original peuvent être facilement balayés par une traduction négligente. C'est bien ce qu'Eco a cherché à l'éviter dans sa traduction de *Sylvie*, en refusant de restituer la chronologie des événements.

Quant à la *destruction des réseaux langagiers vernaculaires*, elle touche d'abord la polysémie ou plutôt la perte de celle-ci ; ensuite, la concrétude des expressions familières du type « poser un lapin », « à ses troussees », « le bec dans l'eau » ; enfin, la reprise de l'oralité vernaculaire. L'équivalent italien « *essenza* » (Queneau, 1995, p. 11), proposé par Italo Calvino dans sa version

des *Fleurs bleues* de Raymond Queneau, n'implique pas toutes les connotations du mot français « essence », à savoir l'extrait d'une substance, le carburant, l'espèce d'arbre, la nature des choses. Il fait perdre également le jeu quenaldien avec l'homophonie « l'essence » / « les sens », qui ajoute un autre niveau signifiant.

La *destruction des locutions* présente l'une des majeures difficultés traductives. La traduction littérale étant rarement possible, on recourt systématiquement à des équivalents fonctionnels.

Et pour finir, l'*effacement des superpositions de langues*. Une traduction homogénéisante détruirait les registres constitutifs de la particularité d'un texte tels les dialectes, les parlers populaires, les situations de bilinguisme. Des ouvrages comme *Les fleurs bleues* risquent de perdre leur effet dans une traduction qui enlève la superposition d'idiomes dans le langage du personnage du duc d'Auge-Cidrolin.

Outre à des tendances déformantes plus ou moins conscientes, l'espace de la traduction est souvent exposé à des « tendances inconscientes » (Eco, 1985, p. 232), pour reprendre l'expression d'Eco. Tout traducteur a pu ressentir dans sa pratique l'action redoutable de l'inconscient qui apparaît à travers les lapsus, les non-sens, les omissions involontaires, les mots mal lus. Les erreurs de lecture ou d'écriture et les traits d'esprit, tout comme les rêves et les actes manqués, sont des manifestations de l'inconscient. Ces tendances inconscientes résultent soit d'un manque de concentration, soit d'une sous-estimation de la difficulté du texte, soit d'une résistance inconsciente au texte, soit du travail de l'inconscient.

Les rêves, les accidents linguistiques et les mots d'esprit témoignent d'un désir refoulé. Envisageant l'inconscient comme une espèce de langage, Freud considère l'interprétation des rêves comme une espèce de traduction. Les actes manqués, observe-t-il dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901–1904), désignent non seulement les ratés de la parole, de la mémoire et de l'action, mais aussi les incidents du langage et du fonctionnement psychique de toute sorte. Étant un compromis entre une intention consciente et un désir inconscient du sujet, ils sont concevables comme des symptômes d'un malaise et présentent toujours une signification cachée. La technique du trait d'esprit joue, en revanche, sur le double sens du mot modifié, en exploitant la tension entre son sens littéral manifeste et son sens métaphorique non manifeste. Freud explique, dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), la nature du trait d'esprit comme un jugement ludique qui suppose à la fois la condensation et la modification du mot par un ajout. Le signifiant « maritalement » du *Séminaire V* de Lacan, qui fait fusionner « maritalement » et « misérablement », représente un cas typique de condensation.

Somme toute, sans incorporer les déformations inconscientes à la science du langage, la théorie de la traduction pourrait toutefois sensibiliser le traducteur à l'action de l'inconscient. Cette prise en considération pourrait réduire la production de faux-sens et prévenir les faux pas du traducteur. La psychanalyse pourrait soutenir les efforts de la théorie de la traduction de se rendre compte des limites de son objet et d'envisager l'interprétation des rêves et des erreurs comme une solution potentielle au décodage du sens.

6. Conclusion

Paul Ricœur (2004, pp. 7–20) rapproche le travail du traducteur au travail de mémoire et de deuil, en s'appuyant à la fois sur les concepts freudiens forgés dans l'article « Deuil et mélancolie » (1917) et sur le concept bermanien de pulsion traductrice. La traduction met à l'épreuve notamment cette pulsion qui consiste dans le désir de s'approprier l'autre, en le transférant dans sa langue, et ne peut être maîtrisée qu'à condition d'accepter la perte inéluctable. La langue-culture devrait donc abandonner l'idée de la traduction parfaite. La prise de conscience des pertes inévitables dans la traduction et la nécessité de renoncer à l'aspiration à la fidélité totale et à la perfection absolue demandent au traducteur d'en faire le deuil. Et pourtant, quand la traduction s'avère trop imparfaite, la seule façon d'y remédier est de procéder à une retraduction, envisageable du point de vue psychanalytique comme une compulsion de répétition. En ce qui concerne le travail de mémoire supposé par la traduction, le traducteur est harcelé par la double tentation d'anéantir la mémoire de l'étranger et d'annihiler sa propre langue comme imparfaite, insuffisante, provinciale. Le travail de mémoire peut devenir une véritable source d'angoisse et transformer l'amour de la langue en haine, voire susciter le désir d'éclipser la langue cible par la langue source.

Références bibliographiques

- Aristote (1990). *Éthique à Nicomaque*. (J. Tricot, Trans.). Vrin.
- Bachmann-Medick, D. & Buden, B. (2008). *Cultural Studies – A Translational Perspective*. Transversal texts, 6, <https://transversal.at/transversal/0908/bachmann-medick-buden/en>
- Berman, A. (1984). *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Gallimard.
- Berman, A. (1986). Critique, commentaire et traduction. *Poésie*, (37), 88–106.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Le Seuil.
- Derrida, J. (1982). *L'oreille de l'autre*, (Cl. Lévesque & Chr. McDonald, Eds.). VLB éditeur.
- Derrida, J. (1987). *Psyché. Inventions de l'autre*. Galilée.
- Derrida, J. (2004). Qu'est-ce qu'une traduction « relevante »?. In M.-L. Mallet & G. Michaud (Eds.), *Jacques Derrida* (pp. 561–576). Éditions de l'Herne.
- Didi-Huberman, G. (2002). *L'image survivante*. Minuit.
- Durand-Bogaert, F. (1995). Faire violence : à propos des traductions françaises de *Bartleby*. In F. Durand-Bogaert (Ed.), *Violence et traduction* (pp. 231–243). EHESS & St. Kliment Ohridski University Press.
- Eco, U. (1985). *Lector in fabula : Le rôle du lecteur ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*. (M. Bouzaher, Trans.) Grasset.
- Even-Zohar, I. (1990). Translation and Transfer. *POETICS TODAY. International Journal for Theory and Analysis of Literature and Communication*, 11(1), 73–78.
- Folena, G. (2018). *Traduire en langue vulgaire*. (L. Maurignac, Ed., A. Lazarev & L. Maurignac Trans.). Éditions rue d'Ulm.
- Freud, S. & Breuer J. (1971). *Études sur l'hystérie*. (A. Berman, Trans.). PUF.

- Freud, S. (1988). *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. (M. Bonaparte & le Dr. M. Nathan, Trans.). Gallimard.
- Hersant, Y. (1995). N.d.T. In F. Durand-Bogaert (Ed.), *Violence et traduction* (pp. 41–51). EHESS & St. Kliment Ohridski University Press.
- Lacan, J. (1994). *Le séminaire. Livre IV. La relation d'objet*. Le Seuil.
- Lacan, J. (1998). *Le Séminaire, Livre V. Les formations de l'inconscient*. Le Seuil.
- Lacan, J. (2001). *Le séminaire. Livre VIII. Le transfert*. Le Seuil.
- Lacan, J. (1961–1962). *Le séminaire. Livre IX. L'identification*, [inédit].
- Lacan, J. (1973) : *Le séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le Seuil.
- Lohmann, J. (1965). *Philosophie und Sprachwissenschaft*. Duncker & Humblot.
- Lusignan, S. (1986). *Parler vulgairement*. Vrin/Presses de l'Université de Montréal.
- Man, P. de (1991). Conclusions: « La Tâche du traducteur » de Walter Benjamin. *TTR*, IV(2), 21–52.
- Meschonnic, H. (1999). *Poétique du traduire*. Verdier.
- Nerval, G. de (1999). *Sylvie*. (U. Eco, Trans.). Einaudi.
- Ricœur, P. (2004). *Sur la traduction*. Bayard.
- Roudinesco, É. & Plon, M. (2000). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Fayard.
- Queneau, R. (1995). *I fiori blu*. (I. Calvino, Trans.). Einaudi tascabili.
- Schleiermacher, Fr. (1999). *Des différentes méthodes du traduire*. (A. Berman & Chr. Berner, Trans.). Le Seuil.
- Snell-Hornby, M. (1988). *Translation Studies. An Integrated Approach*. Benjamins.
- Steiner, G. (1978). *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. (L. Lotringer, Trans.). Albin Michel.
- This, B. & Thèves, P. (1982). Comment peut-on traduire Hafiz... ou Freud ?. *Meta : Journal des traducteurs*, 27(1), 37–59.



This work can be used in accordance with the Creative Commons BY-SA 4.0 International license terms and conditions (<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/legalcode>). This does not apply to works or elements (such as images or photographs) that are used in the work under a contractual license or exception or limitation to relevant rights.